

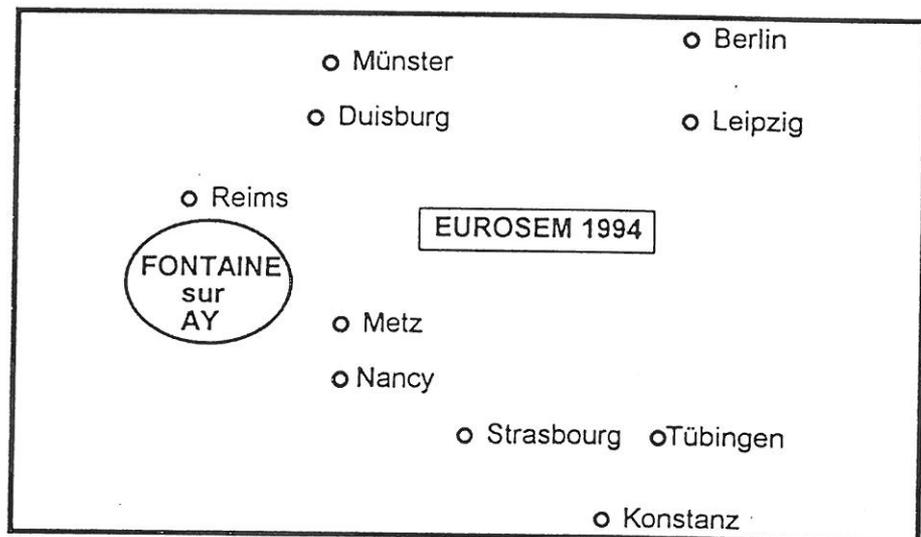
CENTRE INTERDISCIPLINAIRE DE RECHERCHE EN  
LINGUISTIQUE ET PSYCHOLOGIE COGNITIVE DE REIMS

QUESTIONS DE MÉTHODE ET DE DÉLIMITATION  
EN SÉMANTIQUE LEXICALE

Actes d'EUROSEM 1994

publiés par

Hiltraud DUPUY-ENGELHARDT



Presses Universitaires de Reims  
1996

## LE PROTOTYPE ENTRE SIGNIFIÉ, DÉSIGNÉ ET RÉFÉRENT\*

Peter KOCH  
Université Libre de Berlin

### 1. Le prototype: de la psychologie cognitive à la linguistique

Pendant ces dernières années, la notion de prototype s'est avérée l'une des plus stimulantes en matière de sémantique puisqu'elle nous permet de franchir les limites de l'immanentisme qui caractérise les approches structuralistes aussi bien que générativistes. Etant donné que la notion de prototype provient de la psychologie cognitive, elle nous fournit peut-être un modèle plus réaliste des représentations mentales que soutend l'activité du langage. Au niveau sémantique, ces représentations mentales correspondent en grande partie à des catégories cognitives<sup>1</sup>

- qui reposent sur le savoir extralinguistique (conceptuel, voire perceptuel).
- qui ne sont ni homogènes ni étanches; elles possèdent, par contre, une structuration interne qui s'organise selon le principe: centre-périphérie.
- qui ne s'organisent pas à la manière des taxinomies logiques: les différents niveaux "taxinomiques" ne sont pas équivalents, ce qui implique l'existence d'un niveau de base (préférentiel en quelque sorte) opposé aux niveaux superordonné et subordonné.

Or, le fait de transposer des éléments d'une théorie psychologique (et donc non-linguistique) dans le domaine de la linguistique nous oblige à nous interroger sur la nature – linguistique ou non – des entités que présuppose notre analyse.

### 2. Un modèle sémiotique pentagonal

S'il y a une discipline linguistique qui se trouve constamment à cheval entre le terrain proprement linguistique et le terrain non-linguistique, c'est bien la sémantique. Face aux problèmes de la signification, de la désignation et de

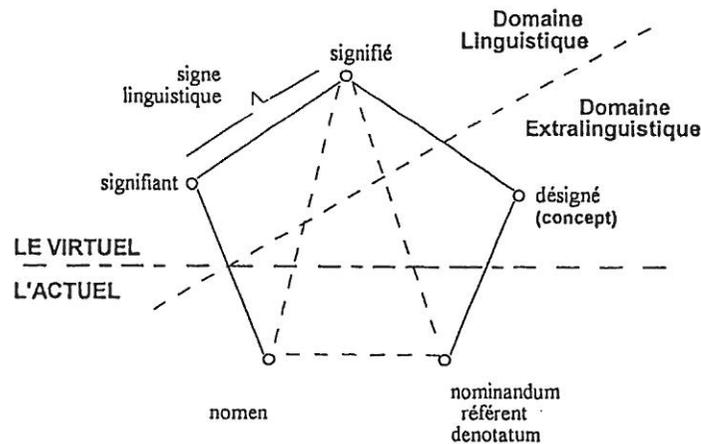
\* Je remercie Geneviève Gueug de la révision stylistique du présent article.

<sup>1</sup> Cf. Rosch 1973; 1978; Fillmore 1975, 123, 128-130; Taylor 1989, 21-98; Kleiber 1990, 21-117; Dubois 1991; Cordier 1993.

la référence, le sémanticien se voit amené à recourir à la sémiotique. Elle lui fournit des modèles de la sémiotique qu'il a intérêt à consulter pour bien situer les phénomènes qu'il étudie. En ce sens, il se voit obligé de soumettre également une notion "cognitive" telle que celle du prototype à l'examen sémiotique.

Pour ce faire, nous avons besoin d'un modèle sémiotique qui soit suffisamment complexe pour mettre en valeur les distinctions essentielles. Nous ne nous contenterons certainement pas ici du triangle bien connu d'Ogden & Richards. Un modèle qui me paraît assez réaliste, par contre, est le modèle pentagonal de la sémiotique que nous propose Raible (1983, 5):

[1]



Ce qui caractérise ce modèle, c'est tout d'abord la distinction entre le plan de l'actuel et le plan du virtuel – distinction que l'on trouve d'ailleurs aussi dans certains autres modèles.

Sur le plan de l'actuel, il y a d'une part le *nomen*, qui correspond à la réalisation phonique actuelle du signe. D'autre part, il y a le *nominandum*, qui nous intéresse beaucoup plus ici et qui correspond au *denotatum*, c.-à-d. au référent actuel du signe dans le discours.

Les trois autres instances du modèle appartiennent toutes au plan du virtuel. Nous y retrouvons le signe à deux faces tel que l'a défini Ferdinand

de Saussure. Il se compose du signifiant en tant qu'image acoustique et du signifié en tant que contenu virtuel déterminé par la place qu'il occupe dans le cadre du lexique de la langue en question. Notons que le signifiant et le signifié sont les seules entités proprement linguistiques dans ce modèle. Les trois autres instances du modèle sont en rapport étroit soit avec le signifiant, soit avec le signifié, mais elles appartiennent, en dernière analyse, au domaine extralinguistique. Ceci vaut donc également pour la cinquième entité qui entre en jeu: le désigné, virtuel et extralinguistique à la fois. Il s'agit d'une entité sémantique et conceptuelle.

Est-il vraiment besoin de distinguer le signifié et le désigné à l'intérieur du domaine sémantique? Comme nous le verrons par la suite, c'est une distinction fondamentale qui nous permet d'éviter certaines confusions très graves en sémantique.

### 3. Signifié et désigné

Faisons ici une petite observation d'ordre historique. Dans son *Cours de linguistique générale*, Saussure introduit la notion de 'signifié' en l'expliquant par le terme de 'concept' (cf. Saussure 1916, 98sq.). Par la suite, la notion de valeur, opposée à celle de 'signification' par Saussure (op.cit., 158-162), ainsi que l'étude de la forme du contenu, envisagée par Hjelmslev (1957; 1968, 71-79), ont contribué à préciser la notion de signifié et à l'adapter de plus en plus aux besoins d'une sémantique structurale, conçue pour l'analyse du système lexical des langues particulières.<sup>2</sup> Par là-même, la notion de 'signifié' s'écarte progressivement de celle de 'concept', qui à son tour, appartient plutôt à la substance du contenu dans une perspective hjelmslevienne. Dès lors, il se dessine – du moins dans la sémantique européenne – une espèce de division du travail entre la notion de 'signifié' et celle de 'concept'.<sup>3</sup>

Le signifié est une entité linguistique qui dépend, en fin de compte, des contingences d'une langue particulière. Par contre, la notion de 'concept', fondamentale par ailleurs dans certaines disciplines limitrophes de la linguistique telles que la philosophie et la psychologie, recouvre tout naturellement les catégories sémantiques indépendantes d'un système

<sup>2</sup> Cf. p.ex. Pottier 1964; Greimas 1966; Coseriu 1973.

<sup>3</sup> Mais l'usage terminologique est loin d'être uniforme; cf. Rastier 1991, 125.

linguistique donné. Voilà ce qu'on appelle, dans le modèle [1], 'désigné'. Il est bien évident que l'étude du signifié (3.1.) et l'étude du désigné (3.2.) nous fournissent des réponses à des questions différentes.

3.1. Le signifié comprend avant tout le sémème tel qu'il se définit à l'intérieur d'un champ lexical dans une langue donnée. Le fait que le français et l'italien, dans leurs systèmes respectifs, aient lexicalisé p.ex. une opposition du type *cheveu (capello)* vs. *poil (pelo)* est une particularité de ces langues, comparées à d'autres langues comme l'allemand qui ne dispose que d'un seul lexème *Haar* dans ce domaine conceptuel:

[2]

français	italien	allemand
<i>cheveu</i>	<i>capello</i>	<i>Haar</i>
<i>poil</i>	<i>pelo</i>	

Du point de vue sémémique, le signifié de *cheveu (capello)* ou de *poil (pelo)* diffère donc nettement de celui de *Haar*. Voilà l'aspect crucial qu'a mis en évidence le structuralisme européen.<sup>4</sup>

Mais je tiendrais à inclure au domaine du signifié bien d'autres éléments sémantiques que la sémantique structurale ne permet pas de décrire.

Quant à la dénomination des cheveux et des poils, la situation est assez compliquée en espagnol (cf. Geckeler 1993, 162):

[3]

e s p a g n o l	
soutenu	
<i>cabello</i>	<i>pelo</i>
<i>pelo</i>	

<sup>4</sup> A propos de ce paradigme "différentiel", cf. Rastier 1991, 97-107, ou encore Rastier et al. 1994, 31-34.

Le registre soutenu de l'espagnol connaît une opposition *cabello* vs. *pelo* analogue à celle que nous trouvons en français et en italien. Cependant, dans les variétés moins soutenues de l'espagnol, *pelo* empiète sur le domaine de *cabello*. Nous voilà donc face à deux systèmes différents. Or, la différence entre ces deux systèmes n'est pas elle-même un fait de système, mais un fait variationnel qui s'inscrit dans les signifiés en question.

Une problématique qui relève également du niveau du signifié concerne la motivation des lexèmes telle qu'elle s'est lexicalisée dans les langues particulières.

Il y a d'abord des mots transparents, motivés grâce à leur structure dérivationnelle ou compositionnelle.<sup>5</sup> Ce type de motivation n'est pas seulement de nature morphologique, mais aussi de nature sémantique. Prenons l'exemple des "équivalents" esp. *carnicero* 'boucher' et ital. *macellaio* 'boucher'. Dans la perspective du 'modèle d'activité' proposé par Schwarze (1995, 500-506), le mot espagnol renvoie, de par sa structure dérivationnelle (base: *carne* 'viande'), à l'objet de l'activité, tandis que le mot italien (base: *macello* 'abattoir') renvoie au lieu d'activité. C'est un problème conceptuel (v. infra 3.2.), mais c'est aussi un fait linguistique dans la mesure où le point de départ de la motivation est lexicalisé différemment dans les deux langues. A cet égard, les signifiés de *carnicero* et de *macellaio* ne se recouvrent que partiellement. Quant au mot fr. *boucher*, il est tout à fait immotivé et opaque à ce niveau d'analyse (du moins dans une perspective synchronique).

Autre aspect de la motivation lexicale: la polysémie. Voici différentes acceptions du mot fr. *aigu*, accompagnées de leurs "équivalents" allemands:

[4]

	français	allemand
tactile/visuel	un bec <i>aigu</i>	ein <i>spitzer</i> Schnabel
	une lame <i>aiguë</i>	eine <i>scharfe</i> Klinge
auditif	un ton <i>aigu</i>	eine <i>hoher</i> Ton
nerveux	une douleur <i>aiguë</i>	ein <i>stechender</i> Schmerz
pathologique	une maladie <i>aiguë</i>	eine <i>akute</i> Krankheit

<sup>5</sup> Cf. la notion de 'motivation morphologique', proposée par Ullmann 1962, 91-93; en ce qui concerne les mots 'transparents', cf. Gauger 1971, 7-15.

optique	un regard <i>aigu</i>	ein <i>scharfer</i> Blick
intellectuel	un esprit <i>aigu</i>	ein <i>scharfsinniger</i> Geist

En français, nous avons affaire à des acceptions métaphoriques du mot *aigu*. Il suffit de regarder les traductions allemandes pour se convaincre que la lexicalisation de toutes ces métaphores en un seul et même lexème est particulière à la langue française.<sup>6</sup> L'acception auditive de fr. *aigu*, p.ex., renvoie par motivation métaphorique<sup>7</sup> à l'acception tactile/visuelle du même lexème. Il s'ensuit qu'au niveau du signifié, elle n'équivaut pas, strictement parlant, à l'acception auditive de all. *hoch* dont la motivation métaphorique va dans un sens complètement différent (ce qui serait plutôt analogue à l'acception auditive de fr. *haut*: cf. *un ton haut*; mais notons qu'il y a en français une légère différence de signifié entre *aigu* et *haut* dans leurs acceptions auditives).

Somme toute, l'on peut constater que le niveau du signifié est indispensable à une linguistique qui s'intéresse aux données sémantiques des langues particulières: sémèmes, faits variationnels, motivations dérivationnelle (ou compositionnelle) et polysémique.

3.2. Toutefois, le matériel que je viens de présenter permet déjà d'entrevoir le niveau conceptuel du désigné sous-jacent au niveau du signifié.

La motivation dérivationnelle de esp. *carnicero* et de ital. *macellaio* se raccroche à des éléments, certes différents dans les deux cas, mais appartenant à un même *frame* conceptuel très général, qui existe indépendamment de ces lexicalisations et indépendamment des langues en question: le 'modèle d'activité' selon Schwarze (cf. aussi Blank sous presse, chap. 2.2.1.).

En ce qui concerne les métaphores lexicalisées dans les différentes acceptions de fr. *aigu*, elles soutendent des schémas de similarité (synesthésiques en grande partie) qui fonctionnent, indépendamment de la langue française, au niveau conceptuel ou perceptuel.

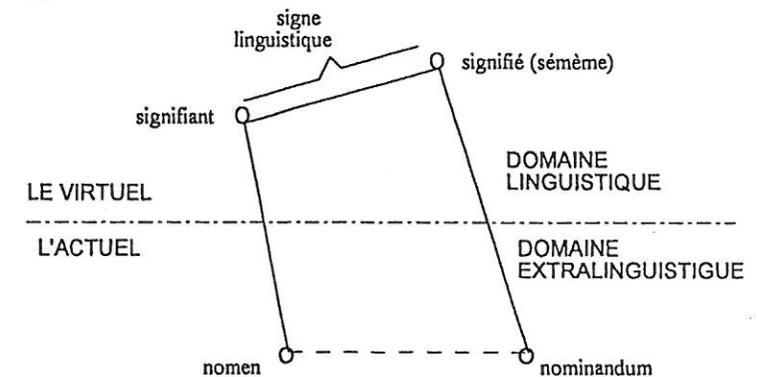
<sup>6</sup> Stati (1978, 289) constate une "asymétrie" entre les mots polysémiques de différentes langues.

<sup>7</sup> La métaphore (et la métonymie) sont à la base de ce qu'Ullmann (1962, 91-93) appelle la "motivation sémantique".

La sémantique structurale est impuissante à saisir un tel mécanisme métaphorique. En fait, il est inadéquat de décrire les métaphores à l'aide de simples intersections sém(ém)iques.<sup>8</sup> On ne trouvera pas en français de traits pertinents, nécessaires et suffisants, qui soient communs à différentes acceptions métaphoriques d'*aigu*.<sup>9</sup> Ces métaphores s'expliquent, bien au contraire, par des données extralinguistiques, à savoir par certaines synesthésies qui impliquent un effet de "basculement"<sup>10</sup> par rapport au concept tactile/visuel AIGU. Ce n'est plus le niveau du signifié qui est en cause ici, mais le niveau du désigné.

La sémantique structurale, elle, ne prend en considération que le niveau du signifié ou – plus exactement – du sémème, position sémiotique que l'on pourrait schématiser de la manière suivante:

[5]



<sup>8</sup> Cf. p.ex. Dubois et al. 1970, 106sq.; Martin 1972, 130sq.; pour la critique de telles analyses cf. Blank 1993a, 63; 1993b, 35sq.; Koch 1994, 209sq.

<sup>9</sup> Dans une perspective structuraliste, voire guillaumienne (cf. Picoche 1986, 36-40; v. aussi infra n. 17), on pourrait être tenté de poser un 'signifié de puissance' et de construire un sème qui représenterait le noyau central des différentes acceptions d'*aigu*: p.ex. [qui perce/pénètre X], où X serait, selon le cas, [objet physique], [oreille], [nerfs], [santé], [aspect d'un objet physique] ou [objet de pensée], mais de la sorte, on ne ferait que reproduire de plus belle la métaphore lexématique au niveau du métalangage descriptif.

<sup>10</sup> Cf. Liebert 1992, 14; Koch 1994, 212-214; v. aussi infra n. 19.

Voilà ce que j'appelle réductionnisme sémiotique relatif au désigné. C'est justement le problème de la métaphore (mais aussi celui de la métonymie) qui révèle ce type de réductionnisme.

#### 4. Prototype et désigné

Nous avons vu que le signifié et le désigné constituent deux niveaux d'analyse liés entre eux, mais irréductibles l'un à l'autre, indispensables tous deux à une sémantique linguistique avisée. Inutile d'ajouter que le référent (cf. [1]) correspond à un troisième niveau sémantique bien distinct des deux autres.

On se demande alors à quel niveau sémiotique se situe la notion de 'prototype'. Curieusement, les promoteurs de la théorie du prototype ne paraissent même pas se poser cette question. Il faut plutôt se contenter d'évidences indirectes.

4.1. On a l'impression que dans leur travail pionnier sur les termes de couleur, Berlin et Kay (1969) ne font qu'étudier la répartition des signifiés linguistiques dans ce domaine:

Our results [...] cast doubt on the commonly held belief that each language segments the three-dimensional color continuum arbitrarily and independently of each other language. It appears now that, although different languages encode in their vocabularies different *numbers* of basic color categories, a total universal inventory of exactly eleven basic color categories exists from which the eleven or fewer basic color terms of any language are always drawn. [...] If a language encodes fewer than eleven basic color categories, then there are strict limitations on which categories it may encode.

(Berlin & Kay 1969, 2; souligné par moi dans le texte)

C'est effectivement sur la base d'une analyse (contrastive) des termes de couleur dans 98 langues historiques que les deux auteurs arrivent à un résultat qui paraît contredire le dogme structuraliste:<sup>11</sup> le "découpage" sémantique qu'effectue chaque langue dans le domaine de la couleur n'est pas du tout arbitraire, mais obéit à une hiérarchie implicative universelle. On peut effectivement réduire la multiplicité apparente des termes de couleurs à

<sup>11</sup> Cf. Bloomfield 1933, 140; Hjelmslev 1968, 76-78; cf. aussi Taylor 1989, 2-8.

des constantes perceptuelles, car les catégories de couleur s'organisent autour de certaines *focal colors*.

Si l'on veut appliquer ici la notion de prototype, il est évident qu'elle relève du niveau du désigné extralinguistique. Observer des prototypes constants dans la perception des couleurs, ce n'est pas encore faire une analyse du signifié. Chaque langue historique doit faire son choix dans le domaine de la couleur et il s'agit, là, d'un fait relevant du signifié. Malheureusement, les termes de couleur semblent résister à une analyse sémique selon la méthode structuraliste. Il paraît beaucoup plus fructueux d'expliquer la sémantique des couleurs en les rattachant à des "supports" prototypiques (BLEU - CIEL; ROUGE - SANG, BLANC - NEIGE etc.; cf. Wierzbicka 1985, 18, 77-80 n. 3), mais là encore, on ne fait qu'analyser le niveau du désigné. Ce n'est qu'au moment où l'on parviendrait à déceler p.ex. des "supports" différents selon les langues qu'il serait vraiment question du niveau du signifié (cf. surtout des lexèmes comme fr. *marron* ou lat. *caeruleus*, pol. *niebieski* "bleu comme le ciel" etc.; v. aussi Taylor 1989, 3sq.).

Les problèmes théoriques et descriptifs qui se posent dans ce domaine sont loin d'être résolus. Mais quoi qu'il en soit, on ne les résoudra certainement pas en négligeant la différence entre les niveaux du signifié et du désigné. La notion de prototype, c'est sûr, appartient au second niveau.

4.2. Dans ses expériences psychologiques bien connues, Rosch (1973, 115-130; 1978, 38) travaille, entre autres, avec des catégories "artificielles" pour étudier dans quelle mesure la prototypicalité facilite l'apprentissage des catégories. Or, il est évident que de telles catégories ne peuvent être que de nature purement conceptuelle (ou perceptuelle) et n'ont donc aucune base proprement linguistique, même si on est obligé de leur assigner, lors des expériences, un "nom" linguistique pour disposer d'un stimulus (*cue*).

Les résultats de ces expériences encouragent Rosch à appliquer également sa théorie aux catégories "sémantiques":

[...] the general concept of internal structure of categories (a focal center and nonfocal surround) may be applicable [...] to "nonperceptual" semantic categories. (Rosch 1973, 130)

Mais ici aussi, le langage, ou plus exactement: le mot, ne sert que de stimulus (de *cue*) pour évoquer une catégorie conceptuelle. Que l'on

compare p.ex. les instructions adressées aux sujets dans une de ces expériences:

This study has to do with what we have in mind when we use words which refer to categories. Let's take the word "red" as an exemple. Close your eyes and imagine a true red. [...] some reds are redder than others. [...] Think of dogs. You all have some notion of what a "real dog", a "doggy dog" is.

(op.cit., 131; souligné par moi dans le texte)

Il saute aux yeux que l'on ne prend pas suffisamment en considération le rôle que joue le langage dans de telles expérience et, d'une manière générale, dans la théorisation de la psychologie cognitive.

Ceci dit, il n'y a plus de doute que les catégories cognitives à structure prototypicale se situent, dans une perspective sémiotique, au niveau du désigné.

Cette constatation n'a rien d'inquiétant puisqu'un tel concept de prototypicalité est susceptible d'enrichir notre théorie de la sémantique lexicale qui dépasse largement le domaine du seul signifié.

### 5. Réductionnisme sémiotique relatif au signifié

Dans la mesure où les sémanticiens cognitivistes tirent parti de la notion de prototypicalité appartenant au niveau du désigné, ils seraient, en principe, bien placés pour surmonter le réductionnisme sémiotique relatif au désigné qui caractérise la sémantique structurale (v. supra 3.2).

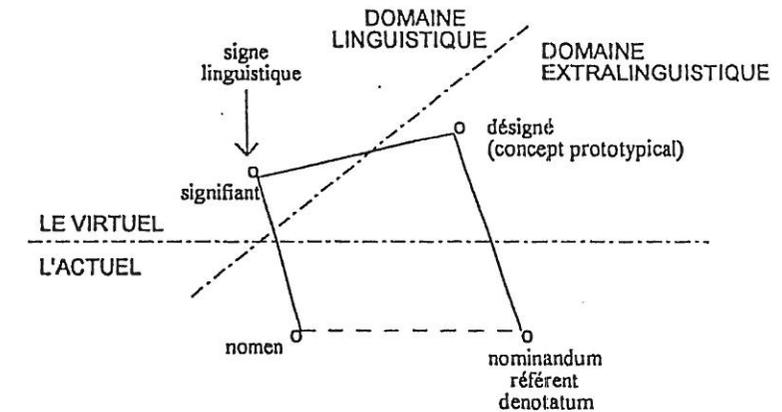
Ce qui s'est passé, en revanche, c'est que la sémantique cognitive a supplanté un *mainstream* de la sémantique américaine qui, depuis toujours, identifiait le *meaning* au désigné, c'est-à-dire à un concept (généralement censé universel par surcroît). De la sorte, la sémantique cognitive continue à négliger la notion de valeur de Saussure, le problème de la 'forme du contenu' selon Hjelmslev, les bases fonctionnelles des 'sèmes' et des 'sèmes', bref, tout ce que la sémantique structurale européenne a apporté à la description des signifiés d'une langue particulière.<sup>12</sup>

En critiquant l'immanentisme de la sémantique américaine "précognitive", les partisans de la sémantique du prototype se contentent de

<sup>12</sup> Cf. Coseriu 1990; Rastier 1991, 73-114, 125sq.; Koch sous presse a, chap. 5. v. aussi la mise au point dans Kleiber 1990, 37-42.

remplacer le désigné immanent par un concept prototypical qu'ils rattachent directement au signifiant, ce que l'on pourrait schématiser comme suit:

[6]



Lorsque la sémantique américaine précognitive parlait de *meaning*, cela se situait en général dans une zone vague qui se rapprochait du désigné. La sémantique cognitive, elle, se réclame explicitement du désigné conceptuel extralinguistique:

[...] the distinction between semantic and encyclopedic information fades away.  
(Geeraerts 1992, 190)

Voilà ce que j'appelle réductionnisme sémiotique relatif au signifié, réductionnisme favorisé d'ailleurs par la coopération récente de la sémantique linguistique avec la psychologie cognitive, discipline qui, par définition, étudie les concepts non-linguistiques.

### 6. Prolifération de la notion de prototype

Dans une approche prototypicale basée sur l'analyse des désignés, il se pose inévitablement le problème de la catégorisation conceptuelle du monde extralinguistique. C'est une approche prometteuse tant que l'on ne confond pas 'catégories' cognitives et 'catégories' linguistiques.

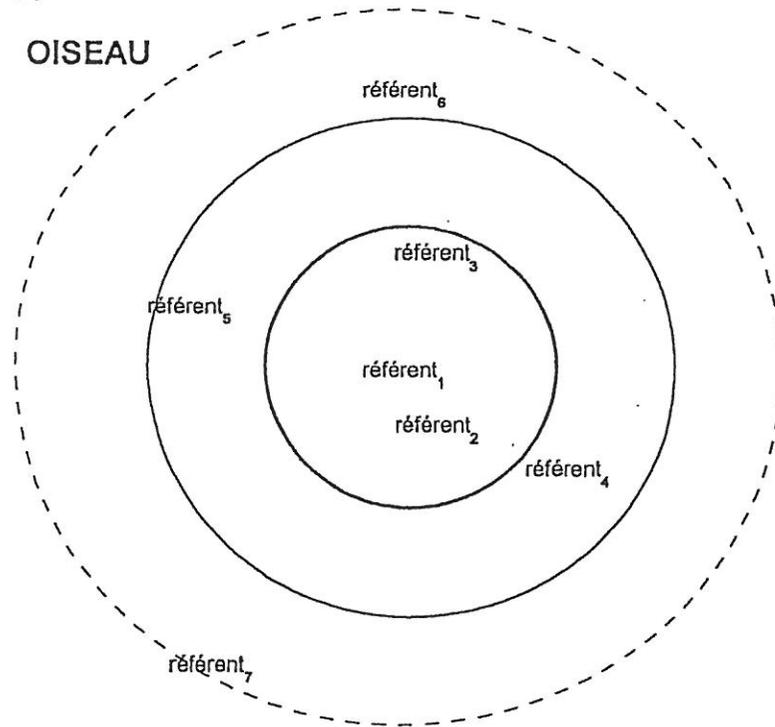
Or, le réductionnisme du signifié entraîne un certain nombre d'imprécisions et de malentendus qui aboutissent à une prolifération de la

notion de prototype. Dans une telle approche, on n'est plus en mesure de distinguer les trois situations 6.1.-6.3. auxquelles divers linguistes appliquent indifféremment la notion de prototypicalité.

6.1. Dans une perspective cognitive – tout à fait justifiée d'ailleurs –, on a constaté que les référents appartenant à une catégorie conceptuelle sont des exemplaires plus ou moins "bons" de cette catégorie. C'est le rapport entre référents actuels et concept virtuel (prototypical) qui est en question ici.

Prenons l'exemple de la catégorie OISEAU. Dans un discours actuel nous nous trouvons en face de différents référents<sub>1,2,3...n</sub>. Supposons que ces référents occupent, selon le cas, des places plus ou moins centrales dans la catégorie; le référent<sub>1</sub> p.ex. correspond parfaitement au prototype, le référent<sub>2</sub> déjà moins, etc.:

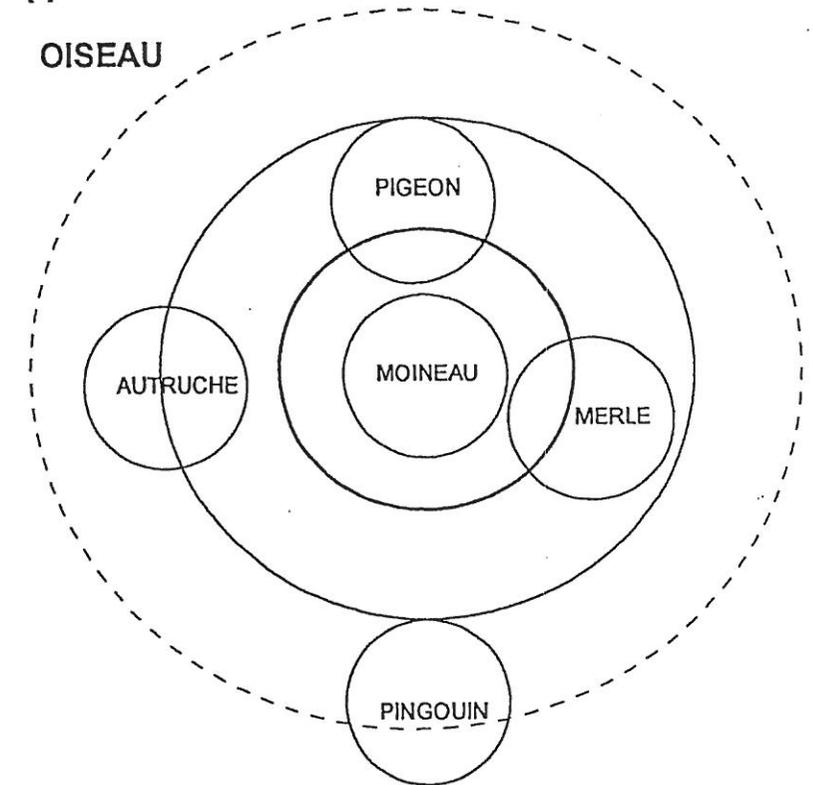
[7]



C'est sous cet angle que Labov et Kempton ont étudié la catégorisation de certains récipients ou de certaines poteries.<sup>13</sup>

6.2. D'autre part, on a appliqué la notion de prototypicalité à des champs conceptuels comme p.ex. OISEAU, caractérisés par rapport à leurs sous-catégories telles que MOINEAU, MERLE, PIGEON, AUTRUCHE, PINGOUIN etc., qui sont plus ou moins prototypiques.<sup>14</sup> Voilà ce que l'on pourrait représenter – à titre d'essai – comme suit:

[8]



<sup>13</sup> Cf. Labov 1973; Kempton 1981. Geeraerts et al. (1994, 1sq. et passim), parlent de "lexical variation". – Cf. aussi l'étude "prototypicale" avant la lettre présentée par Gipper (1959).

<sup>14</sup> Cf. p.ex. Rosch 1973, 133, 136; Geeraerts 1988b, 277sq; Kleiber 1990, 33, 55sq.

Il ne faut absolument pas confondre les situations [7] et [8], ni du point de vue psychologique (cf. Cordier 1993, 18, 34) ni du point de vue de la sémantique lexicale. L'une des différences entre [7] et [8] concerne l'existence (ou non) d'un lexème linguistique qui désigne les entités du niveau "supérieur" et/ou du niveau "inférieur".

Dans le cas de [8], nous disposons – selon les langues, évidemment – d'un certain nombre de lexèmes tels que *autruche*, *pigeon*, *moineau* etc. dont les signifiés (ou plus exactement: les sémèmes) s'organisent dans un champ lexical. L'existence d'un archilexème tel que *oiseau* est possible, mais elle n'est pas nécessaire (on connaît la différence traditionnelle entre l'archilexème et l'archisémème).

Dans le cas de [7], ce n'est que pour l'entité "supérieure" que l'on peut envisager l'existence d'un lexème qui a son signifié particulier dans une langue donnée. Au niveau "inférieur" des référents, ce problème ne se pose même pas (abstraction faite des noms propres bien entendu). A ce niveau inférieur, on quitte inévitablement le langage, ce qui n'est pas du tout le cas pour [8].

Pour une sémantique qui ignore le niveau du signifié, ces deux situations bien distinctes risquent de se réduire à une seule.

6.3. Dans *Women, Fire, and Dangerous Things* (1987), Lakoff part d'une hypothèse intéressante:

Linguistic categories should be of the same type as other categories in our conceptual system. (Lakoff 1987, 58)

Il ajoute par ailleurs:

Linguistic categories are kinds of cognitive categories. (op.cit., 57)

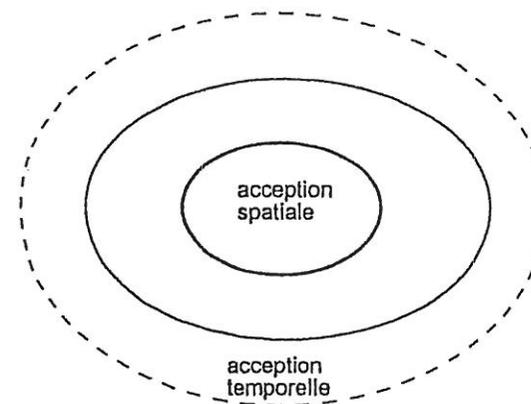
En fait, le réductionnisme du signifié amène bon nombre de sémanticiens cognitivistes à aller beaucoup plus loin: sauf en cas d'homonymie évidente, on présuppose que chaque signifiant correspond à une catégorie sémantique que l'on identifie à une catégorie cognitive unique. Cette démarche entraîne des conséquences assez problématiques. Dès que l'on établit un lien

direct entre le signifiant et le concept/désigné (v. supra [6]), on est prêt à admettre des correspondances du type:

un signifiant — une catégorie cognitive  
un signifiant — un concept prototypical

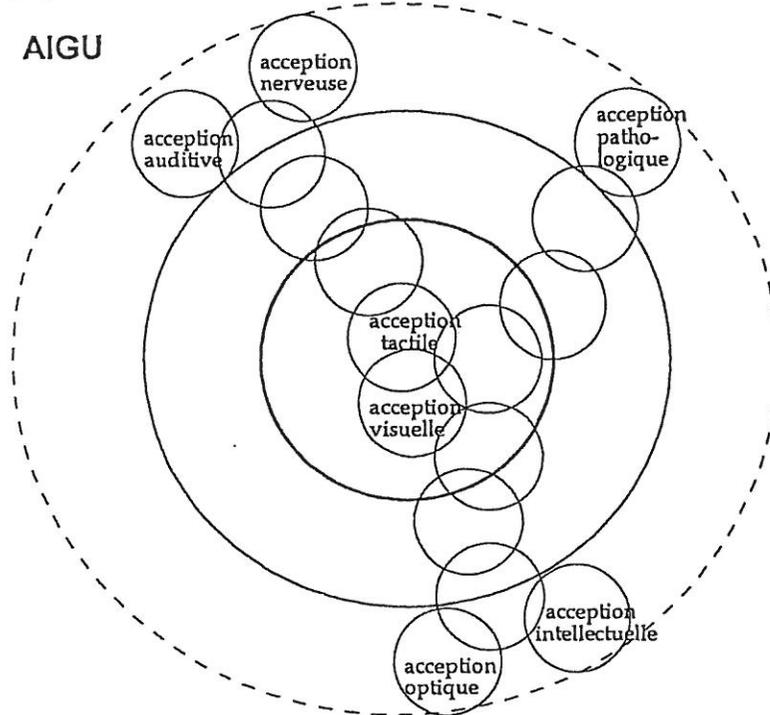
Prenons comme point de départ la théorie de la métaphore élaborée par Lakoff & Johnson (1980). Etant donné qu'il est impossible de comprendre la métaphore sur la base du signifié du lexème en question (3.2.), il est tout à fait justifié que ces deux auteurs considèrent les bases de la métaphore comme essentiellement conceptuelles. Or, une fois admis le lien direct entre un signifiant et un concept de nature prototypicale, on est tenté d'expliquer le mécanisme métaphorique sur la base d'un concept prototypical unique (rebaptisé *idealized cognitive model* = ICM dans Lakoff 1987, 68sq.), qui s'associerait directement au signifiant unique du mot métaphorique. De la sorte, on peut considérer l'acception temporelle de *long* comme un cas moins prototypique de l'acception spatiale du même mot (cf. Fillmore 1982, 32sq.):

[9]



Dans ce qu'on appelle la "version étendue" de la théorie du prototype, on réduit, d'une manière générale, le phénomène de la polysémie aux "effets prototypiques".<sup>15</sup> La polysémie multiple d'un mot du type fr. *aigu* (cf. [4]) s'analyserait donc comme une structure prototypicale "radiale", caractérisée par des "intersections" qui correspondraient aux "ressemblances de famille" au sens de Wittgenstein (1953, §§ 66-71):

[10]



<sup>15</sup> Cf. Jongen 1985; Lakoff 1987, 12sq., 91-117, 316sq., 333sq., 346sq., 378, 416-461; Geeraerts 1988a. Kleiber (1990, 147-183) étudie cette approche d'un œil critique.

## 7. Le biais sémasiologique

Ce qui m'intéresse particulièrement ici, ce sont les implications de la version la plus radicale de la sémantique du prototype, esquissée dans 6.3.

Les sémanticiens ont la bonne habitude de distinguer la perspective sémasiologique (qui passe, grosso modo, de gauche à droite dans notre modèle [1]) et la perspective onomasiologique (qui passe, grosso modo, de droite à gauche dans [1]). Ceci dit, on constate qu'une analyse en termes de ressemblances de famille et d'effets prototypiques escamote la problématique de la polysémie par un biais sémasiologique: on conclut de l'existence d'un seul et même signifiant à l'existence d'une seule et même catégorie conceptuelle.<sup>16</sup>

Or, ce genre d'analyse soulève un certain nombre de problèmes qui se situent à différents niveaux de notre modèle sémiotique [1].

7.1. Il se pose d'abord le problème du rapport entre le concept (le désigné) et le référent – ou plus exactement: entre le concept et les référents qu'il englobe. Dans quel sens l'ensemble des référents de *long* (cf. [9]) ou de *aigu* (cf. [10]) forme-t-il une "catégorie"? A y regarder de plus près, la formulation suivante de Lakoff est révélatrice:

[...] polysemy appears to be a special case of prototype-based categorization, where the senses of the word are the members of a category.

(Lakoff 1987, 378; souligné par moi dans le texte)

A mon avis, c'est Kleiber qui élucide le mieux les imprécisions qu'implique une telle vision de la polysémie:

Un item polysémique [...] peut être considéré comme une catégorie, mais comme une catégorie de sens, d'acceptions différentes. Un item non polysémique comme *oiseau* renvoie à une catégorie de référents. (Kleiber 1990, 175)

Chaque acception d'un item polysémique correspond donc à une catégorie de référents distincte (cf. aussi Blank sous presse, chap. 1.1.).

<sup>16</sup> Cf. aussi Rastier 1991, 104sq.; à propos de la démarche sémasiologique vs onomasiologique dans le cadre de la sémantique du prototype cf. Koch sous presse b.

7.2. Le corollaire de cette constatation est une observation que l'on fait au niveau du signifié (pourvu que l'on soit prêt à en envisager un).

Prenons l'exemple de fr. *aigu* (cf. [4]). Chaque acception de ce mot correspond à un signifié (un sémème) à part. Selon l'acception que l'on choisit, le lexème *aigu* rentre effectivement dans des champs lexicaux et dans des paradigmes complètement différents:

[11]

tactile/visuel	<i>aigu</i>	vs	<i>émoussé, lisse, rugueux</i> etc.
auditif	<i>aigu</i>	vs	<i>grave, fort, perçant, doux, sourd</i> etc.
nerveux	<i>aigu</i>	vs	<i>sourd, vif, brusque</i> etc.
etc.	etc.		

Chaque acception représente donc un sémème nettement distinct grâce aux oppositions lexématiques qui le déterminent.

En ramenant les différentes acceptions d'un lexème polysémique à une seule constante (la "catégorie" radiale), la version étendue de la sémantique du prototype répète, au niveau conceptuel, une erreur qu'ont déjà commise, au niveau sémémique, certaines approches structuralistes (guillaumiennes), qui essaient de réduire les différentes acceptions d'un mot polysémique (comme *long, aigu*) à un seul 'signifié de puissance'.<sup>17</sup> Le prototype "étendu" est une espèce de reproduction cognitiviste de ce signifié de puissance, atténuée, il est vrai, par la notion de prototypicalité.<sup>18</sup>

7.3. Même au niveau du désigné, qui est le vrai domaine de la sémantique cognitive, un problème se pose. La plupart des schémas qui représentent les ressemblances de famille en tant que base des effets prototypiques nous montrent des intersections (angl. *overlapping*). Mais qu'est-ce que ces intersections représentent exactement?

En regardant notre exemple [10], on pourrait être tenté de dire que la représentation par intersections convient parfaitement à la métaphore qui se base sur un rapport conceptuel de similarité. Pourtant, le rapport de similarité qui est en jeu dans une métaphore ne correspond nullement à des

<sup>17</sup> Cf. p.ex. Picoche 1986 (à propos de la notion de 'signifié de puissance': 7-14).

<sup>18</sup> Selon Rastier et al., "la psychomécanique de Gustave Guillaume est un bon exemple de linguistique cognitive avant la lettre" (1994, 24).

intersections, ni au niveau sém(ém)ique (cf. 3.2.) ni au niveau conceptuel. Ce sont d'ailleurs Lakoff & Johnson eux-mêmes qui ont démontré que la métaphore implique une projection conceptuelle.<sup>19</sup> Pour passer de l'acception tactile/visuelle de *aigu* aux acceptions métaphoriques, il faut donc faire un "saut" conceptuel, ce qu'il est impossible de rendre par le modèle graduel des intersections, même lorsqu'elles sont en chaîne. Une représentation du type [10] est donc profondément inadéquate pour décrire le fonctionnement de la polysémie métaphorique.<sup>20</sup>

## 8. Conclusion

Nous avons vu que la sémantique du prototype est une sémantique du désigné. Le manque de réflexion sémiotique sur cet état de chose comporte des risques. Si la sémantique structurale péchait par son réductionnisme sémiotique du désigné, il faut reprocher à la sémantique cognitive courante son réductionnisme sémiotique du signifié, qui l'entraîne à appliquer la notion de prototype à des réalités très diverses (6.1./6.2./6.3.). On observe dans l'approche cognitive une tendance à passer directement du signifiant au désigné en tant que concept prototypical. Le biais sémasiologique (1 signifiant → 1 prototype ou ICM) semble permettre de remplacer même la notion de polysémie par celle de prototype (6.3.). Or, quand on examine de plus près les implications de la polysémie (métaphorique en l'occurrence) aux niveaux des catégories de référents (7.1.), du signifié (7.2.) et du désigné (7.3.), il s'avère indispensable de considérer les acceptions d'un mot polysémique comme distinctes.

A mon avis, la notion de prototype est fructueuse, mais il faut la repenser sur des bases sémiotiques solides (cf. [1]), en renonçant au biais sémasiologique qui caractérise la version étendue de la sémantique du prototype.<sup>21</sup>

<sup>19</sup> Cf. Lakoff & Johnson 1980; Liebert 1992, 28-82; supra n. 10. Que l'on pense aussi à l'*interaction view of metaphor*, proposée par Black 1954.

<sup>20</sup> Elle est d'ailleurs également inadéquate pour décrire la polysémie métonymique. A propos de la diversité et de la complexité des relations cognitives qui entrent en jeu, lorsqu'il y a changement sémantique et polysémie, cf. Koch 1991; 1994, 209-214; sous presse a; Blank 1993b, 32-44.

<sup>21</sup> Cf. aussi Tyvaert 1994; Blank sous presse, chap. 2.2.2.; Koch sous presse a et b.

## Références bibliographiques

- BERLIN, Brent & KAY, Paul, 1969. *Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*. Berkeley/Los Angeles University of California Press.
- BLACK, Max, 1954. "Metaphor", *Proceedings of the Aristotelian Society* 55, 273-294.
- BLANK, Andreas, 1993a. "Zwei Phantome der Historischen Semantik. Bedeutungsverbesserung und Bedeutungsverschlechterung", *RJb* 44, 57-85.
- BLANK, Andreas, 1993b. "Polysemie und semantische Relationen im Lexikon". in: BÖRNER, Wolfgang & VOGEL, Klaus (edd.). *Wortschatz und Fremdsprachenerwerb*. (Fremdsprachen in Lehre und Forschung 14), Bochum AKS-Verlag, 22-56.
- BLANK, Andreas, sous presse. "Il senso di una semantica dei prototipi e dei 'frames': osservazioni decostruttive e ricostruttive". in: LO PIPARO, Franco (ed.). *Linguaggio e cognizione*. Roma Bulzoni.
- BLOOMFIELD, Leonard, 1933. *Language*. London George Allen & Unwin.
- CORDIER, Françoise, 1993. *Les représentations cognitives privilégiées. Typicalité et niveau de base*. Lille Presses Universitaires de Lille.
- COSERIU, Eugenio, 1973. *Einführung in die strukturelle Betrachtung des Wortschatzes*. (TBL 14), Tübingen Narr.
- COSERIU, Eugenio, 1990. "Semántica estructural y semántica 'cognitiva'". in: Profesor F. Marsá. *Jornadas de Filología*. (Collecció Homènatges 4), Barcelona Publications Universitat de Barcelona, 239-282.
- DUBOIS, Danièle (ed.), 1991. *Sémantique et cognition. Catégories, prototypes, typicalité*. Paris CNRS.
- DUBOIS, Jacques et al., 1970. *Rhétorique générale*. Paris Larousse.
- FILLMORE, Charles J., 1975. "An Alternative to Checklist Theories of Meaning", *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 1, 123-131.
- FILLMORE, Charles J., 1982. "Towards a Descriptive Framework for Spatial Deixis". in: JARVELLA, Robert J. & KLEIN, Wolfgang (edd.). *Speech, Place, and Action*. Chichester etc. Wiley, 31-59.
- GAUGER, Hans-Martin, 1971. *Durchsichtige Wörter. Zur Theorie der Wortbildung*. Heidelberg Winter.
- GECKELER, Horst, 1993. "Wortschatzstrukturen des Französischen und des Spanischen in kontrastiver Sicht". in: ROVERE, Giovanni & WOTJAK, Gerd (edd.). (Linguistische Arbeiten 297), *Studien zum romanisch-deutschen Sprachvergleich*. Tübingen Niemeyer, 155-165.
- GEERAERTS, Dirk, 1988a. "Prototypicality as a Prototypical Notion", *C & C* 21, 343-355.
- GEERAERTS, Dirk, 1988b. "On Necessary and Sufficient Conditions", *JSem* 5, 275-291.
- GEERAERTS, Dirk, 1992. "Prototypicality Effects in Diachronic Semantics". in: KELLERMANN, Günter & MORRISSEY, Michael D. (edd.). *Diachrony within Synchrony: Language History and Cognition*. (Duisburger Arbeiten zur Sprach- und Kulturwissenschaft 14), Frankfurt/M. Lang, 183-203.
- GEERAERTS, Dirk, GRONDELAERS, Stefan & BAKEMA, Peter, 1994. *The Structure of Lexical Variation. Meaning, Naming, and Context*. (Cognitive Linguistics Research 5), Berlin/New York Mouton De Gruyter.
- GIPPER, Helmut, 1959. "Sessel oder Stuhl? Ein Beitrag zur Bestimmung von Wortinhalten im Bereich der Sachkultur". in: id. *Denken ohne Sprache?* Düsseldorf Schwann 1978, 81-107.
- GREIMAS, Algirdas-Julien, 1966. *Sémantique structurale*. Paris Larousse.
- HJELMSLEV, Louis, 1957. "Pour une sémantique structurale". in: id. *Essais Linguistiques*. Paris Minuit 1971, 105-121.
- HJELMSLEV, Louis, 1968. *Prolégomènes à une théorie du langage*. (Arguments 35), Paris Minuit.
- JONGEN, René, 1985. "Polysemy, Tropes and Cognition or the Non-Magrittian Art of Closing Curtains Whilst Opening Them". in: PAPROTTÉ, Wolfgang & DIRVEN, René (edd.). *The Ubiquity of Metaphor*. (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science IV, 29), Amsterdam/Philadelphia Benjamins, 121-139.
- KEMPTON, Willett, 1981. *The Folk Classification of Ceramics. A Study of Cognitive Prototypes*. New York Academic Press.
- KLEIBER, Georges, 1990. *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris PUF.
- KOCH, Peter, 1991. "Semantische Valenz, Polysemie und Bedeutungswandel bei romanischen Verben". in: id. & KREFELD, Th. (edd.), *Connexiones Romanicae. Dependenz und Valenz in*

- romanischen Sprachen, (Linguistische Arbeiten 268), Tübingen Niemeyer, 279-306.
- KOCH, Peter, 1994. "Gedanken zur Metapher – und zu ihrer Alltäglichkeit". in: *Sprachlicher Alltag. Linguistik – Rhetorik – Literaturwissenschaft. Festschrift für Wolf-Dieter Stempel*, Tübingen Niemeyer, 201-225.
- KOCH, Peter, sous presse a. "Der Beitrag der Prototypentheorie zur Historischen Semantik: eine kritische Bestandsaufnahme", *RJb* 46 1995.
- KOCH, Peter, sous presse b. "La sémantique du prototype: sémasiologie ou onomasiologie?" *ZFSL* 106 (1996).
- LABOV, William, 1973. "The Boundaries of Words and Their Meanings". in: BAILEY, Charles-James N. & SHUY, Roger W. (edd.). *New Ways of Analyzing Variation in English*. Washington (D.C.) Georgetown University Press, 340-373.
- LAKOFF, George, 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. Chicago / London University of Chicago Press.
- LAKOFF, George & JOHNSON, Mark, 1980. *Metaphors We Live By*. Chicago University of Chicago Press.
- LIEBERT, Wolf-Andreas, 1992. *Metaphernbereiche der deutschen Alltagssprache. Kognitive Linguistik und die Perspektiven einer Kognitiven Lexikographie*. (Europäische Hochschulschriften I, 1355), Frankfurt/M. etc. Lang.
- MARTIN, Robert, 1972. "Esquisse d'une analyse formelle de la polysémie", *TraLiLi* 10/1, 125-136.
- PICOCHÉ, Jacqueline, 1986. *Structures sémantiques du lexique français*. Paris Nathan.
- POTTIER, Bernard, 1964. "Vers une sémantique moderne", *TraLiLi* 2/1, 107-137.
- RAIBLE, Wolfgang, 1983. "Zur Einleitung". in: STIMM, Helmut & id. (edd.). *Zur Semantik des Französischen*. (Beihefte zur Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, N.F. 9), Wiesbaden Steiner, 1-24.
- RASTIER, François, 1991. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris PUF.
- RASTIER, François, CAVAZZA, Marc & ABEILLÉ, Anne, 1994. *Sémantique pour l'analyse. De la linguistique à l'informatique*. Paris/Milano/Barcelona Masson.

- ROSCH, Eleanor H., 1973. "On the Internal Structure of Perceptual and Semantic Categories". in: MOORE, Timothy E. (ed.). *Cognitive Development and the Acquisition of Language*. New York Academic Press, 111-144.
- ROSCH, Eleanor H., 1978. "Principles of Categorization". in: ead. & LLOYD, Barbara B. (edd.). *Cognition and Categorization*, Hillsdale (N.J.) Erlbaum, 27-48.
- SAUSSURE, Ferdinand de, 1916. *Cours de linguistique générale*. Paris Payot.
- SCHWARZE, Christoph, 1995. *Grammatik der italienischen Sprache*. Tübingen Niemeyer.
- STATI, Sorin, 1978. *Manuale di semantica descrittiva*. (Strumenti linguistici 4), Napoli Liguori.
- TAYLOR, John R., 1989. *Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory*. Oxford Clarendon.
- TYVAERT, Jean-Emmanuel, 1994. "Initialisation de la référence actuelle et organisation différentielle de la référence virtuelle", *Scolia* 1, 41-53.
- ULLMANN, Stephen, 1962. *Semantics. An Introduction to the Science of Meaning*. Oxford Blackwell.
- WIERZBICKA, Anna, 1985. *Lexicography and Conceptual Analysis*. Ann Arbor Karoma.
- WITTGENSTEIN, Ludwig, 1953. *Philosophische Untersuchungen*. Oxford Blackwell.